

LE ROUGE A LEVRES

Six heures ! Le radio-réveil se déclencha, emplissant la chambre du refrain entraînant d'un des tubes de cette star française « Sans contrefaçon, je suis un garçon... ». Elle datait cette chanson et Anne-Sophie l'avait en horreur. Elle n'avait aucun ressentiment particulier contre l'artiste, au contraire elle lui reconnaissait un talent indéniable pour la mise en scène de ses shows, mais la passion que son frère Laurent vouait à la chanteuse avait envahi leur appartement, si bien que chaque centimètre carré de leur duplex exhalait les fragrances de celle que l'on surnommait « l'Ange Roux ». Elle apparaissait dans les miroirs, sa symbolique se retrouvait dans le moindre élément de décoration, ses textes étaient récités, chantés, déclamés à la moindre occasion. Certes, Anne-Sophie n'avait que le statut d'invitée chez son frère - il l'hébergeait depuis que les choses avaient mal tourné dans le lycée de sa sœur – mais la coupe était pleine. L'overdose avait bel et bien été atteinte et toute première note d'une des nombreuses partitions de l'artiste lui suscitait la nausée puis provoquait ce flot de cris hystériques qu'elle tentait d'étouffer en se mordant la main ou en se couvrant la bouche d'un oreiller, d'un coussin, d'une écharpe, d'un mouchoir.... n'importe quoi qui puisse bloquer l'air qu'elle expulsait violemment de ses poumons. Anne-Sophie avait parfois des difficultés à se maîtriser.

C'est d'un revers de la main qu'elle assomma le réveil hurlant, pestant contre la femme de ménage qui, une nouvelle fois, avait sans doute dû appuyer sur la commande « réveil-radio » de l'appareil, annulant ainsi tout espoir pour Anne-Sophie de se réveiller au gré du doux pépiement des oiseaux de jardin, programme numéro trois qu'elle avait réussi à installer sur l'appareil dans la perspective d'un réveil agréable et serein chaque matin.

Agacée dès la première seconde où elle avait quitté Morphée, elle s'était déjà projetée dans l'idée que la journée serait pesante, pénible et déprimante et qu'elle se conclurait par une migraine tenace qui l'empêcherait de rencontrer le charmant Thomas avec qui elle discutait sur la toile depuis quelques jours maintenant et qui aurait pu faire oublier l'échec cuisant de la rencontre avec ce bel italien trentenaire de l'avant-veille.

Quelques dizaines de minutes plus tard, lavée, épilée, coiffée, maquillée et parfumée, Anne-Sophie descendit en direction de la cuisine afin de s'y préparer un petit-déjeuner copieux qui lui permettrait de se contenter d'un simple encas à l'heure du midi, secret de sa taille de guêpe selon ses dires. Laurent était déjà attablé et terminait son bol de café tout en lisant le journal du matin. Derrière lui, au travers de la fenêtre, un magnifique arc-en-ciel s'imposait sur le paysage ; signe que le beau temps avait finalement décidé de taper à la porte et que la journée ne serait peut-être pas aussi déprimante qu'Anne-Sophie l'avait prédit.

« Salut sœur, ça va ce matin ? Pour une fois où tu n'es pas rentrée tard, j'imagine que tu as pu profiter d'une bonne nuit de sommeil réparateur.

- Bonjour mon Lolo. Oui ça va. Mais je me serais bien passée d'un réveil en sursaut dû aux sons suraigus de miss tu-sais-qui ! Je suis un petit être fragile, moi ! » plaisanta Anne-Sophie, arborant un large sourire étincelant que son rouge-à-lèvres nacré rose mettait en valeur et étouffant presque son frère de sa plantureuse poitrine alors qu'elle se penchait pour embrasser son front.

Laurent sourit à son tour car il comprit ce à quoi elle faisait allusion. Depuis sa chambre, il avait entendu le radio-réveil de sa sœur se déclencher et s'était laissé porter par la mélodie du refrain jusqu'à l'interruption brutale de la chanson avant de s'armer de courage et de mettre le premier pas par terre.

« Alors, quels sont tes projets pour la journée ? » demanda-t-il. Elle n'eut pas le temps de répondre que déjà il enchaînait, commentant un article du journal qu'il avait dans les mains. « Oh, tiens, ils ont encore retrouvé un corps près des quais désaffectés. Il s'agirait d'un homme d'une trentaine d'années, style latin mais ils ne connaissent pas encore son identité. Il aurait été drogué puis étranglé par une sorte de lanière en cuir. C'est flippant ! Ah, ils précisent que la police a relevé des similitudes et des points concordants avec les meurtres précédents mais elle refuse de les communiquer à la presse tant que l'enquête est en cours....

- Arrête, s'il te plaît. Parle d'autre chose. Discuter de meurtres, ce n'est pas top pour commencer la journée. » fit remarquer sa sœur.

« D'accord ! Alors parle-moi de tous ces mecs que tu vois. Tu n'en as pas encore rencontré un qui te convienne ? D'ailleurs, je me demande si tu es prête ; je n'ai pas l'impression que tu aies réussi à tirer un trait sur tout ce qui s'est passé... » conclut Laurent en marmonnant les derniers mots de peur que sa sœur ne se sente blessée et ne réagisse trop vivement au souvenir de cette douloureuse période.

Anne-Sophie avait atterri chez son frère à cause de toute cette histoire. Elle avait éprouvé le besoin, non seulement de s'éloigner de la source du problème, mais aussi de se recroqueviller dans un cocon familial et familial. Ses parents étant décédés, qui d'autre que son frère la connaissait par cœur et pouvait lui assurer protection, écoute et soutien ? Il y a six mois, la rumeur avait été tenace et destructive.

« Je sais ce que tu penses. Tu doutes encore !

- Ecoute chérie, si je t'héberge, c'est que j'ai confiance en toi. Peu importe ce qu'ont déclaré ces gamins, je te fais confiance et je crois en ton innocence.

- Oui, mais les autres alors ? J'ai encore reçu des mails d'insultes la semaine dernière, et on m'accuse de détournement de mineurs sur mon profil facebook. Jamais je n'ai sollicité ces garçons. Tu m'entends Laurent, jamais ! Ils ont tous menti. Ok, je ne peux rien prouver ; mais je ne suis quand même pas la seule prof au monde à avoir demandé à un élève de rester plus longtemps à la fin du cours pour discuter d'un point particulier ? En plus, les quatre garçons qui ont porté plainte ne se connaissent même pas !! Et j'aurais, soi-disant, essayé de les caresser ou de les embrasser...d'ailleurs ils ne sont même pas foutus d'accorder leur version sur ce point !! Ils estiment que parce qu'ils sont beaux gosses, grands, minces et sportifs, personne ne peut leur résister et que je n'ai pas pu contrôler ma libido. C'est injuste !! Ils m'ont détruite, tu m'entends, ils m'ont détruite !! »

Laurent savait pertinemment qu'il était inutile de l'interrompre, même pour la rassurer, car libérer la parole était ce qu'il y avait de mieux pour sa sœur. Il fallait la laisser exprimer toute sa révolte, tout son dégoût. Ce flot de paroles la transformait d'ailleurs en une autre femme. Ses mains s'étaient mises à trembler, puis à se crispier. Les veines de son cou se gonflaient et ses yeux semblaient vouloir sortir de leur orbite pour épancher toute cette colère. Bref, son langage non verbal trahissait l'émotion. Pourtant, ce matin, Anne-Sophie n'atteignait pas les frontières de l'hystérie, ou de la démence, qu'elle avait pu atteindre par le passé. Ainsi, Laurent n'aurait pas à la calmer ni à la masser pendant d'interminables minutes. Un simple baume, fait de paroles apaisantes, suffirait à la remettre en forme et la rendre prête à partir au travail, aussi pimpante qu'elle l'était lors de son entrée de star dans la cuisine.

« Je sais, je sais. Rassure-toi ma petite sœur adorée. »

Encore agitée mais soudainement devenue muette, elle riva ses yeux dans ceux de son frère et attendit quelques secondes avant d'esquisser à nouveau un sourire.

« Pardon. Je sais que tu m'aimes et je t'aime. »

Elle ne dit rien de plus. Elle enfila sa veste noire, but une gorgée de café et embrassa son frère dans le cou. Elle n'avait pas encore recouvré pleinement la sérénité si bien que ses gestes se faisaient encore brusques. Malencontreusement, elle laissa alors deux marques de rouge à lèvres sur le col blanc de la chemise de Laurent. Elle ne s'en rendit même pas compte. Dix secondes plus tard, elle claqua la porte de l'appartement dans un fracas qui réveilla probablement les voisins de palier.

Laurent demeura silencieux encore quelques instants et se mit à sombrer dans une réflexion où le rationnel et l'irrationnel entraient en conflit, où la personnalité des gens devenait insaisissable, où le stable devenait mouvant, où la schizophrénie devenait la norme.

Il sortit soudainement de cette torpeur lorsqu'un rayon de soleil vint lui éclabousser le visage. Il se ressaisit et se motiva à passer une excellente journée.

Au volant de sa voiture, Anne-Sophie était toujours en proie à l'agitation. Elle essayait de se vider l'esprit mais elle n'avait pas le contrôle de son corps. Elle tentait de calmer ses mains en les cramponnant au volant ; elle serrait de toutes ses forces. Elle aurait aimé pouvoir enserrer le cou de ses quatre anciens élèves, ces menteurs, les pousser à avouer la vérité ; cette vérité qui pourrait l'innocenter aux yeux de tous. Non, elle ne les avait pas aguichés !!! Non, elle ne les avait pas touchés !!! Et puis ce proviseur qui lui avait reproché ses tenues excentriques et qui lui avait rétorqué qu'elle récoltait les fruits de ce qu'elle avait semé. Lui aussi, il méritait qu'on s'occupe de son cas. Il avait beau s'ériger en détenteur de la vérité, il se fourvoyait complètement.

L'esprit d'Anne-Sophie s'égarait de plus en plus et une nouvelle fois le passé s'appêtait à l'hypnotiser entièrement. Heureusement la voiture qui la précédait pila dans un crissement de pneus strident, ce qui la sortit de sa rêverie et redonna de la souplesse aux muscles tétanisés de ses avant-bras. Les réflexes, à nouveau efficaces, lui permirent d'éviter l'accident car instantanément Anne-Sophie pila, elle aussi, jusqu'à l'arrêt total du véhicule. Il fallait maintenant gérer l'émotion et son rythme cardiaque qui venait de s'emballer.

Le conducteur, blanc comme un linge, sortit de son véhicule et s'approcha en titubant.

« Il a bu ! » s'exclama Anne-Sophie.

Il toqua à la vitre et Anne-Sophie accepta d'entamer un début de conversation en baissant celle-ci. Mais pas trop. On ne sait jamais. Ici, et notamment du fait de l'attitude peu rassurante de cet individu, elle décida que la méfiance était de mise.

« Pardon mademoiselle, je suis terriblement navré. Vous voyez ce chat gris près de la terrasse du café ? Il a déboulé comme un éclair, j'ai cru qu'il se jetait sous mes roues....et j'ai pilé pour l'éviter. Vous, ça va ?

- Oui, oui, je crois que ça va. Je dois juste recouvrer mes esprits. La surprise m'a envoyé une petite décharge d'adrénaline et il me faut quelques petites minutes pour me ressaisir....

- Bien sûr, je comprends ! Moi, aussi ça m'a un peu sonné. »

Anne-Sophie comprit alors que cette personne n'était absolument pas ivre mais que les jambes flageolantes se révélaient être la conséquence de l'incident, peut-être les effets de la prise de conscience, a posteriori, d'avoir évité une collision, ou encore d'avoir échappé au statut de meurtrier en laissant la vie sauve à ce chat gris.

« Bon, si tout va pour le mieux, je vais vous laisser mademoiselle.

- D'accord. Mais.... Est-ce que ça vous dirait que l'on se remette de nos émotions en allant prendre un petit café, juste là ? On pourra même donner une petite correction à ce chat dément, qui continue à nous narguer depuis le seuil du bar-tabac.

- Euh...je... eh bien, pourquoi pas ? Je ne vous retarde pas dans vos projets, j'espère ? »

Malgré sa timidité, il ne pouvait pas résister au sourire éclatant de son interlocutrice, celui-ci était auréolé d'une superbe couleur rose nacré qui semblait rendre les lèvres encore plus charnues et engageantes.

« Du tout ! Un simple appel au boulot pour dire que j'arriverai plus tard, et c'est bon. Je gère mes horaires comme je l'entends. Je m'appelle Anne-Sophie, et vous ?

- François.»

Avec le temps, mais aussi l'expérience, Anne-Sophie ne se rendait plus compte qu'elle ancrerait le tout début de ses rencontres sur des mensonges. Il était certain qu'elle arriverait en retard dans le lycée où elle s'était vue nouvellement affectée, et il suffirait que, sans le moindre scrupule, comme à son habitude, elle invente une histoire d'enfants – qu'elle n'avait pas – malades pour justifier le fait de ne pas prendre ses classes en temps et en heure. Elle aimait s'inventer des personnages, elle aimait jouer. Bien évidemment, ce nouveau personnage dont elle endossait les attributs se devait d'être attirant, charmant, séducteur, sexy, voire sexuel. Aux yeux de François, elle serait donc Emma,

grande journaliste de mode, à la voix suave, aux yeux pénétrants et appréciant fortement froter son pied contre la jambe de son interlocuteur sous une table à la terrasse d'un café.

La suite de cette rencontre fortuite n'avait ressemblé en rien à ce que François aurait pu imaginer – au moment où il avait accepté l'invitation, il s'était immédiatement projeté dans le scénario d'un échange banal entre deux inconnus qui déclinent leur identité, leurs passions, leur agacement de tel ou tel aspect de la société ; puis une fois le café avalé, leurs vies respectives auraient repris leur cours. Tandis qu'aujourd'hui, Anne-Sophie avait très vite usé de son charme naturel pour passer à l'assaut et obtenir un deuxième rendez-vous, le soir même, pour un dîner aux chandelles dans un restaurant plutôt huppé mais très romantique. Même le romantisme, elle le feignait afin de mieux pouvoir, ensuite, assouvir sa libido débordante.

Ainsi, elle avait vu se dérouler le film de la routine quotidienne d'une journée de travail, avec toujours les mêmes regards suspicieux de la part de ses nouveaux collègues, les mêmes regards de la gente masculine de la rue qui tentent de la déshabiller, et le même étonnement sur-joué de la part de son frère lorsqu'elle lui annonça qu'elle ne dînerait pas avec lui puisqu'elle avait à gérer un imprévu.

Après s'être garé dans l'immense parking attendant aux galeries commerciales de la vieille ville, François retrouva Anne-Sophie dans le hall de l'hôtel le plus luxueux du centre – elle lui avait expliqué qu'elle était descendue là pour quelques semaines – et l'emmena donc dîner dans ce restaurant dont la renommée avait franchi les frontières du pays depuis très longtemps.

Elle était magnifique ce soir. Et pourtant elle n'avait pas eu recours à beaucoup d'artifice : pas de maquillage si ce n'est juste un peu de rose nacré appuyé sur les lèvres car il semblait avoir eu de l'effet ce matin. Accrochée à son bras, un drapé noir jeté sur les épaules et une pochette vernie dans l'autre main, Anne-Sophie tentait d'épouser le rythme rapide des pas de François pour ne pas perdre l'allure. Elle pouvait sentir les effluves du parfum musqué dont François s'était abondamment aspergé le cou. Celles-ci l'enivraient et une sorte de magnétisme intense vint obliger

soudainement Anne-Sophie à fixer des yeux le cou massif de son partenaire. Tous ses sens étaient en émoi et elle pouvait sentir ses mains se contracter. Un frisson de plaisir lui parcourut le dos et elle eut cette impression que sa main droite – celle qui tenait la manche de François – allait pénétrer dans la chair de son avant-bras.

Cet état second ne dura que quelques secondes car très rapidement elle fut sujette à cette sensation dont elle était familière maintenant. Chaque fois qu'elle sortait en tête-à-tête avec un homme, elle ressentait ce même malaise, cette impression qu'on la suivait, qu'on l'épiait, qu'on allait l'interpeller pour la juger puisque ce qu'elle faisait était mal... Elle se savait traquée par sa conscience. Elle savait qu'elle aurait à payer le prix de cet excès de péché de chair dans lequel elle aimait se vautrer. Quelqu'un la suivait pour lui faire prendre conscience de sa culpabilité. Pourtant, la culpabilité était à poser sur tous ces hommes qui la tentaient...Elle n'était que victime....Il fallait donc qu'elle fasse comprendre aux vrais coupables l'ampleur de leurs fautes.... Et comme à chaque rendez-vous, sa tête n'était plus qu'un tourbillon de pensées qui la hantaient, la déstabilisaient et la métamorphosaient.

François avait perçu ce changement net et soudain. Il s'était opéré, sitôt entrés dans le restaurant. Aucune transition progressive n'avait atténué la métamorphose. La séduction dont Anne-Sophie savait faire preuve était devenue agression. L'appétit sexuel avait pris les formes d'une férocité naturelle, les doux effleurements de peau laissaient place à des mains puissantes qui ne lâchent jamais prise. La peur pouvait se lire sur son visage, néanmoins François savait que le fait d'être dans un lieu public lui assurait une certaine sécurité. Tout le repas fut un calvaire pour l'homme discret et craintif. Alors qu'il venait de terminer son café, il prétextait la nécessité de se rendre aux toilettes pour se diriger vers le maître d'hôtel qui patientait dans le hall, régler l'addition, prendre son manteau et s'enfuir d'un pas rapide sans demander son reste.

A sa table, Anne-Sophie, toujours en proie à cette sensation d'être continuellement observée, tentait de rééquilibrer la situation par un excès de vigilance. Où se cachait celui qui la traquait ? A

cette table, là-bas ? Ce monsieur dîne seul et ne cesse de regarder en direction de la sortie. Ou derrière le paravent bleu ? On peut y voir des ombres. Ou serait-ce, peut-être, un des commis de cuisine ? Il peut tout observer par cette petite lucarne. Et c'est alors, tandis qu'elle passait en revue toutes les hypothèses possibles, qu'elle aperçut François de l'autre côté de la fenêtre, marchant d'un pas accéléré sur le trottoir. Il croisa son regard et se mit à courir. Pour Anne-Sophie, la surprise fut très brève. Elle se leva d'un bond, s'empara aussitôt de son étole noire, traversa la salle du restaurant à vive allure et partit à la poursuite de cet individu abject qui l'avait séduite pour mieux l'abandonner ensuite.

Deux longues heures venaient de s'écouler ; Anne – Sophie tourna la clé dans la serrure et pénétra, déchaussée, dans le hall du duplex. Elle ne voulait pas réveiller son frère, pourtant ce n'est pas l'envie qui lui faisait défaut. Elle aurait souhaité pouvoir raconter toute son histoire, pleurer au fur et à mesure du récit et expliquer à quel point elle était triste et désolée. Elle savait pertinemment que demain matin il serait déjà trop tard ; l'envie de tout verbaliser se serait évanouie. Comme d'habitude. Pour le moment, il lui fallait faire un brin de toilette car elle était dans un état déplorable. Sa longue chevelure blonde était défaits, une mèche lui collait au front. Elle avait pleuré et du rimmel avait coulé le long de sa joue droite. Son rouge à lèvres était légèrement étalé sur le haut de sa lèvre supérieure et la ceinture noire de sa robe pendait négligemment sur sa cuisse gauche. Elle avait quelques égratignures sur les deux avant-bras également et il fallait aseptiser tout cela avec un peu d'alcool.

A peine eut-elle rangé ses escarpins dans le meuble bas de l'entrée qu'elle entendit un cliquetis de l'autre côté de la porte qui donnait dans le couloir du troisième étage. Elle se retourna aussitôt, elle éteignit la lumière et se mit à attendre, perdue dans ses interrogations. Serait-ce cet individu qui la traque ? Serait-ce François ? Non, ce n'était pas possible. Serait-ce son âme ? Serait-ce la mort ? Le délire était tout proche. Adossée au mur, elle patienta, prête à se rendre, à se laisser emmener par son prédateur. La clé tourna dans la serrure, la poignée s'abaissa doucement et la porte s'entrouvrit. Une silhouette se détacha et fit un premier pas dans l'entrée.

« Qui est là ? » cria Anne-Sophie.

L'ombre sursauta et répondit :

« Tu es folle de me faire peur comme ça !

- Laurent, mais qu'est-ce que tu fais là ?

- C'est à moi de te demander ça ! Qu'est-ce que tu fais dans le noir à attendre derrière la porte ?

- Je viens juste de rentrer. Et comme j'ai entendu du bruit et que je ne pensais pas que ça puisse être toi, j'ai éteint.

- En tout cas tu peux être fière de m'avoir bien effrayé ! N'allume pas s'il te plaît, j'ai une migraine phénoménale ; j'étais descendu pour prendre l'air frais et apaiser ma tête mais ça n'a rien fait. Et là, j'ai peur que la lumière intensifie la douleur.... Et ta soirée, comment ça s'est passé ?

- Si tu veux bien, on en parlera plus tard. Je suis fatiguée et j'ai hâte d'être dans mon lit.

- D'accord. Bon, ça veut dire que ça s'est mal passé.... Allez, bonne nuit. Bisous soeurette. »

Il l'embrassa sur le front et rejoignit sa chambre. Une dernière cigarette aurait peut-être raison de son insomnie et l'enlacerait dans une valse de volutes soporifiques.

Quelques heures plus tard, la lumière du jour commençait à poindre et à éclairer l'intérieur du duplex. Laurent ne parvint pas à rester au fond de son lit pour profiter de quelques minutes de sommeil supplémentaires. Il était nerveux. La migraine avait disparu mais il se sentait agité et sale. Il se leva pour se rendre dans la salle de bain et commença à se laver le visage. Il insista longtemps sur la bouche au point que l'action du gant de toilette sur cette zone commençait à lui irriter les lèvres. Il se regarda dans le miroir, sembla satisfait et se jeta aussitôt sous une douche brûlante.

Dans la chambre d'Anne-Sophie, la paranoïa ne l'avait pas quittée. Son proviseur se tenait là, debout, lui tournant le dos. Elle avait beau presser les paumes de ses mains sur les oreilles, la litanie

de reproches de son supérieur hiérarchique lui crevait les tympans : « vous avez séduit ces jeunes hommes, vous êtes coupable, madame ! Vous souhaitiez les emmener sur le chemin abject de la luxure, vous êtes méprisable !.... » Elle secouait la tête pour ne pas entendre, elle marmonnait des insultes pour ne pas entendre, elle criait pour ne pas entendre. Le proviseur lui fit face soudainement et c'est avec stupeur qu'elle reconnut François. Il était donc parvenu à s'immiscer dans son intimité. Un instinct animal la fit bondir du lit pour s'agripper au cou de l'individu qui se tenait devant elle et elle serra de plus en plus fort, emplissant la pièce d'un rugissement terrifiant. Elle fermait les yeux afin de décupler sa force.

« Anne-Sophie ! Anne-Sophie ! Calme-toi ! Tout va bien..... Anne-Sophie, réveille-toi ! »

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle aperçut le doux visage apaisant et rassurant de son frère qui se penchait sur elle. Il venait la sauver de son cauchemar. Il lui caressa les joues et épongea du revers de sa manche le front ruisselant de sa sœur. Anne-Sophie demeurait muette, les yeux perdus dans le vide. Elle se redressa légèrement afin qu'il puisse la prendre dans ses bras et se laissa bercer par la seule personne en qui elle avait confiance et qui la comprenait. Dans une telle situation, les mots s'avéraient inutiles. Il suffisait à Laurent de lui susurrer un « chuuuut », réitéré en boucle ou de lui marmonner un « huuummm » apaisant et relaxant pour qu'elle recouvre ses esprits en s'ancrant à la réalité du moment.

« Ca va aller ma chérie ? Je vais devoir te laisser car je suis déjà en retard mais je veux être sûr que tu te sens mieux. C'était juste un cauchemar que tu dois vite oublier. Maintenant tu vas te prendre une bonne douche, puis te faire un bon et copieux petit-déjeuner. Et ce soir, à mon retour, on se fera un ciné – resto..... Ca te va ? »

Anne-Sophie opina du chef mais elle ne put prononcer le moindre mot. Elle se leva et s'enferma dans la salle de bain après avoir envoyé du bout des lèvres un baiser vers son ange gardien. Au moment où elle pénétrait dans la douche, elle perçut dans le lointain la voix de son frère qui lui souhaitait une belle journée et entendit la porte claquer. Elle s'apprêtait à actionner le robinet

lorsque soudain son reflet dans le grand miroir de la douche l'interpella. La lumière blanche de la salle de bain semblait mettre en relief une sorte de tâche qu'elle portait sur la partie droite de son front. Une forme plutôt allongée, mais sans contours dessinés, tirant vers le rose, apportait comme une dissonance au teint hâlé de sa peau. D'où cela venait-il ? Il s'agissait de la même nuance que son rouge à lèvres. Dans ses péripéties de la veille, peut-être s'était-elle essuyé le front à l'aide d'un mouchoir portant déjà des traces de rouge à lèvres ? Peu importe, l'empreinte rose allait bien vite disparaître sous l'effet de l'eau chaude et du savon.

Quelques minutes plus tard, Anne-Sophie avait retrouvé toute son énergie et se préparait, vêtue d'un simple peignoir de bain vert pastel, à savourer les croissants frais que son frère lui avait préparés près d'une note sur la table grise de la cuisine. La note disait : « pardon pour la frayeur d'hier soir ; ces viennoiseries sont pour toi. Tu es la femme de ma... » Il n'avait pas terminé sa phrase.

Il avait également déposé le journal du jour sur la desserte et Anne-Sophie envisageait d'y jeter un coup d'œil pendant que le café passait. Avoir le temps de lire les nouvelles fraîches du matin pendant que les narines s'enivrent de l'odeur corsé d'un café qui s'infuse est un luxe dont elle souhaitait profiter aujourd'hui.

Elle entreprit donc la lecture du quotidien. Elle lut en diagonal les gros titres de la première page puis se dirigea assez rapidement vers les nouvelles locales. Un article en particulier chatouilla rapidement sa curiosité puisqu'il était illustré d'une photo en noir et blanc mettant en scène deux voitures de police à l'entrée du parking, celui-là même où, la veille au soir, elle avait eu cette vive querelle avec François au sujet de son départ précipité du restaurant. Elle n'avait pas encore commencé la lecture de l'article que déjà le prénom FRANCOIS se détachait du texte de l'encart qui jouxtait la photo. Anne-Sophie se sentit nauséuse. Puis, au fur et à mesure que les informations dactylographiées commençaient à faire sens dans sa tête, elle sentait son visage se figer et un air glacial envahir son corps. On avait retrouvé vers une heure du matin le corps d'un trentenaire

nommé François. Des marques d'étranglement étaient manifestes sur l'homme et le meurtrier avait une nouvelle fois signé son crime par les traces de rouge à lèvres laissées sur l'encolure de la chemise blanche du cadavre. La police en avait donc conclu que cette affaire rejoignait le mystère des crimes précédents, le criminel usant toujours du même mode opératoire, à savoir : l'étranglement comme conclusion d'une séduction avortée ; ou encore une pomme d'Adam auréolée de traces mortifères violacées après être tombée dans le piège du baiser rose nacré.

La lectrice se prit la tête dans les mains comme pour atténuer la douleur de l'étau qui se refermait progressivement. Des flashes venaient créer le chaos dans la chronologie de ses souvenirs. Elle essayait de se remémorer les événements mais seules des bribes de phrases et un patchwork d'images s'imposaient à elle. Ses mains tremblaient sur son crâne. Une cigarette, vite une cigarette. Il lui fallait trouver un début d'apaisement dans la nicotine.

Elle se leva d'un bond et commença à fouiller dans chaque tiroir de la cuisine, en quête d'un paquet de cigarettes. En vain. Elle savait qu'elle n'en avait plus mais elle traversa la pièce, puis le salon et s'attaqua aux patères de l'entrée. Elle palpa l'intérieur de chacune de ses poches de veste, une nouvelle fois en vain. Elle se laissa tomber sur la seule chaise du hall et commença à réfléchir à un autre moyen de calmer ses nerfs. Son regard tomba alors sur la veste en velours bordeaux de son frère, celle qu'il portait hier en rentrant lorsqu'il lui fit si peur dans le noir. Etant donné qu'il rentrait d'une promenade « cigarette », peut-être avait-il laissé le paquet dans une de ses poches. Telle une personne addictive qui éprouve méchamment la sensation de manque, Anne-Sophie se jeta sur la veste et introduisit ses mains dans les deux poches avant. Elle remua alors maladroitement l'intérieur et en fit tomber le contenu. Un tas de petites choses, en plastique, en papier, ou même métalliques se retrouvèrent sur le parquet de l'entrée. Et là, la pépite brilla de mille éclats : un paquet à demi ouvert laissait apparaître quatre ou cinq magnifiques cigarettes. Un large sourire vint alors se poser sur le visage d'Anne-Sophie, une Anne-Sophie à la fois triomphante et soulagée. Mais cette sensation de soulagement fut très éphémère car rapidement le visage souriant se métamorphosa en visage intrigué, suspicieux, dubitatif, choqué, et enfin effondré. Chaque muscle

facial semblait pétrifié autour d'une bouche grande ouverte qui ne savait plus comment exprimer son effroi. Anne-Sophie s'agenouilla puis se pencha pour ramasser d'une main le paquet de cigarettes salvateur et de l'autre main un ticket de parking et un tube de rouge à lèvres. Le ticket portait le nom de ce parking dans lequel elle s'était rendue la veille. Lorsqu'elle ôta le capuchon du tube de maquillage, elle s'aperçut qu'il s'agissait du même rose nacré qu'elle aimait tant porter.

Il lui fallut quelques longues secondes pour retrouver ses esprits, se redresser et retourner dans la cuisine. Une fois attablée, elle ouvrit sa main pour déposer le fruit de sa recherche juste à côté de l'article de journal. Pourtant, tels deux aimants qui se repoussent, le tube de rouge à lèvres semblait ne pas vouloir rester près de la photo ; il roula donc sur quelques centimètres et finit par achever sa trajectoire sur la note que Laurent avait laissée. La pointe se positionna même de manière à attirer l'attention sur les points de suspension. Anne-Sophie se rendit alors compte qu'elle n'avait pas pris la peine de lire la fin du message qui figurait au verso. Ainsi, elle tourna le morceau de papier et découvrit la fin du texte écrit par son frère : «vie ! Sache que depuis le début j'ai toujours voulu les empêcher de te faire du mal. Je t'aime ! »